

nuages roses, comme le plumage des flamants, montèrent à l'horizon, puis enfin, le soleil éclaira la cime des palmiers, et laissa voir, dans toute leur splendide variété, les bois épais qui couvraient les bords de l'Ostuta.

Les ébéniers, aux grappes de fleurs d'or, le gaïac et le dragonnier, les liquidambers odorants, aux pyramides sombres, le cèdre-acajou et les palmiers, dans toute l'élégante richesse de leurs feuillages, étalaient avec orgueil, leurs luxueuses végétations, au milieu des fougères gigantesques et des réseaux épais de lianes fleuries qui leur servaient de cortège.

A travers ces labyrinthes presque impénétrables, se montraient parfois des taureaux sauvages, fruits des taureaux jadis échappés des riches haciendas de Fernand Cortès¹ ! Pressés par la soif, ils venaient s'abreuver, et, tandis que de leurs musles noirs ils humaient avidement l'eau, quelques petits ilots, arrachés ça et là au rivage avec leurs berceaux de verdure et de fleurs, suivaient, en flottant, le cours du fleuve, et, sous ces berceaux fleuris, les oiseaux perchés semblaient, par leur ramage, célébrer leur marche triomphale sur les flots.

Tel était, ce matin-là, dans toute sa magnificence primitive, l'aspect de l'Ostuta et de ses bords, à une demi-lieue, environ, du gué près duquel avaient brillé les premiers feux des bivouacs dont nous avons signalé l'emplacement sur la rive droite du fleuve.

Ces feux, qui venaient de s'éteindre quand le jour avait paru, étaient ceux du campement provisoire d'Arroyo et de sa troupe de bandits.

Là, se passaient aussi des scènes animées, quoique d'un genre différent.

Une centaine de cavaliers, dispersés sur les deux rives de l'Ostuta, s'occupaient activement du pansement matinal de leurs chevaux. Les uns, montés à poil, les poussaient dans le fleuve, pour les abreuver et les rafraîchir à la fois ; d'autres, enfin, les étrillaient avec leurs ongles ou à l'aide de la première pierre venue. Plus loin, des selles étaient empilées en monceaux, avec une certaine régularité, au milieu de ballots éventrés dont il ne restait plus que les enveloppes lacérées à coups de couteau, dépouille, sans doute, de quelque muletier dévalisé la veille.

Sur cette même rive droite, c'est-à-dire sur celle où se trouvait l'hacienda de San Carlos, s'élevait une tente grossièrement composée de morceaux de ces enveloppes, les unes de forte toile de chanvre, les autres d'un épais tissu de fils d'aloès.

¹ On sait que la province de Oajaca avait été donnée par Charles-Quint en apanage à Cortès.